

Notes d'un chasseur à pied.
Alfred-Mary Job lieutenant au 21^e BCP
Toulouse
Imprimerie et librairie Édouard Privat
1922

.../...

Notre Dame de Lorette
Juin-juillet 1915

Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate
E vengo in parte ove non è che luca.

DANTE

Dans les casernes ou dans les camps, l'instruction des recrues était poussée activement, mais les exercices, trop connus de Maxime Leray, ne l'intéressaient pas. Ses rapports avec ses camarades étaient cordiaux, non intimes. Pour la plupart, ils voulaient profiter des quelques mois qu'ils passaient loin du feu : « Après moi le déluge », était leur devise. Maxime, lui, avait hâte de prendre sa place dans la mêlée : en mai, il partit !

Le 21^e bataillon de chasseurs à pied était alors à une vingtaine de kilomètres en arrière des lignes, à Fiefs, où il se reposait et se reformait après les glorieux combats de Lorette. Très vite, Maxime se sentit dans une atmosphère toute différente de celle du dépôt : sans doute, beaucoup profitaient du repos pour s'amuser autant qu'ils le pouvaient ; et après les privations supportées si courageusement, qui eût pu le leur reprocher ? mais les souffrances de la campagne d'hiver, les dangers affrontés côte à côte aux attaques de mai avaient développé le sentiment de la solidarité ; les amitiés étaient profondes et durables ; les escouades étaient de petites familles. Maxime fit des camarades sûrs pendant les semaines de repos, et c'est en chantant qu'au début de juin ils montèrent dans les autos pour se rapprocher du front.

La 3^e compagnie bivouaqua à la Forestière : en plein plateau de Lorette, au-dessus de Bouvigny ; le génie avait construit sous les arbres de haute futaie de vastes abris en bois ; dans une baraque, une compagnie ; et les hommes étaient serrés, la place de chacun était déterminée par la largeur du sac. Toute la journée, Maxime errait dans les bois avec ses amis qui lui montraient les différents points du secteur ; le deuxième jour, il fut de garde, deux heures le matin, deux heures le soir, à l'orée du bois de Bouvigny.

Il put alors reconnaître à son aise la vaste plaine de Lens : les champs n'étaient pas cultivés et les herbes y poussaient abondantes ; de-ci, de-là, des bois, des côtes, derrière lesquelles se dissimulaient nos batteries ; sur les pentes du plateau, dans la plaine, des lignes jaunâtres : boyaux et tranchées ; aux abords des maisons, vers Angres et Liévin, les lignes jaunes se faisaient nombreuses, se croisaient en tous sens : le front. Aucun indice de vie humaine ; cependant fréquemment, des nuages blancs, des nuages noirs, des éclatements sonores : et les obus ne tombaient pas au hasard, car le petit Decauville fonctionnait sans cesse, et plusieurs fois par jour les infirmiers en descendaient un blessé ; les hommes se pressaient autour du brancard, regardaient, non sans un frisson, les linges ensanglantés, la figure verdâtre, les lèvres exsangues ; le major criait, les hommes se dispersaient lentement, les mains derrière le dos, la tête basse, songeurs ; on pensait rapidement le blessé, et les ambulances l'emmenaient bien vite à l'arrière.

La nuit, les quatre heures de garde semblèrent courtes à Maxime. Dissimulé derrière un gros arbre, appuyé des deux mains sur la croisière de sa baïonnette, il ne pouvait détacher les yeux d'un spectacle si nouveau : le champ de bataille, désert et presque silencieux le jour, s'animait étrangement la nuit. De tous côtés, des bruits de voitures et de ferrailles ; les coups de l'artillerie se faisaient plus nombreux, cherchant les relèves des travailleurs ; quelques coups de fusils ; à tout instant tantôt sur un point, tantôt sur un autre, les fusées éclairantes jetaient leur lueur verdâtre ou jaune de feu d'artifice. Voici que la fusillade s'anime, les mitrailleuses s'en mêlent, et les grenades ; des détonations rapides, une épaisse fumée, des fusées rouges ou vertes, qui demandent de part et d'autre le feu de l'artillerie.

Maxime serrait sa baïonnette, surveillait avec soin les broussailles ; il eût voulu voir ramper quelque Boche, lui tirer dessus, ou le clouer au sol d'un coup de baïonnette. Il pensait à ses camarades endormis dans les abris, et il était heureux de protéger leur sommeil ; puis il voyait au loin, très loin, une chambrette où dormait celles qu'il aimait ; il voyait la petite tête blonde blottie contre la maman, et il songeait avec attendrissement qu'il contribuait lui aussi à assurer la sécurité de leur repos.

Le lendemain, à la tombée de la nuit, la compagnie était rassemblée, soupe mangée. Les officiers, les chefs de section passèrent minutieusement la revue : chaque chasseur avait deux cent cartouches, deux grenades, un jour de vivre frais, deux jours de vivre de réserve. A la nuit noire, on se mit en marche, par deux, à travers bois ; l'étroit sentier longeait un large chemin de claies, sur lequel montaient et descendaient les caissons de munition, les cuisines roulantes, les bruits de voitures qui avaient étonné Maxime la nuit précédente. Le long du sentier, des trous de toutes dimensions ; les obus ne tombaient plus guère par ici, mais le bois avait été copieusement marmité en mai. Après une heure de marche, on s'arrêta devant une haute barricade en bois : là commençaient les boyaux. Des territoriaux montaient la garde ; les brigadiers d'artillerie et les caporaux d'ordinaire distribuaient en toute hâte les munitions et le rata ; les hommes de corvée, chargés, disparaissaient dans les trous de la barricade. Au bout de dix minutes, on remit sac au dos ; le lieutenant fit passer l'ordre : « Silence absolu. On ne fume plus. Le fusil canon en bas ». Et, un par un, la compagnie s'enfonça dans les boyaux ; l'entrée de l'enfer, un escalier étroit et sombre. On allait très vite : « Serrez, serrez », disaient sans cesse, tout bas, les caporaux et les sergents. Les cartouchières et les sacs étaient très lourds ; il n'y avait pas d'air dans le boyau profond, et, à tourner toujours, Maxime sentait sa tête tourner aussi : il s'appuyait contre la paroi de terre pour ne pas tomber. Encore une heure de marche, et la compagnie arriva à la tranchée qui lui était destinée : l'ancienne première ligne boche, prise le 9 mai, actuellement notre troisième ligne : on était en réserve. En quelques instants, les chasseurs disparurent dans les abris ; Maxime essaya d'entrer dans celui où était déjà son escouade : c'était un trou étroit et long, bien étayé, sans doute une galerie de mine préparée par les Boches : il fallait ramper pour s'y enfoncer, et il faisait horriblement chaud là-dedans.

Maxime se proposa comme guetteur pour la première partie de la nuit. Sa faction terminée, il réveilla la deuxième sentinelle, s'assit dans la tranchée et s'endormit du sommeil du juste. Au petit jour, il parcourut avec curiosité les tranchées. Elles étaient propres et solides, profondes, avec des parapets en sacs à terre ; les abris y étaient nombreux ; à l'entrée d'un petit boyau, une pancarte « Feuillées » et un loustic avait écrit en-dessous :

C'est ici que tombent en ruines
Les meilleurs morceaux de la cuisine.

A un tournant, Maxime eut devant les yeux le flanc droit de l'Éperon ; dans les arbres, les maisons démolies de Carency ; à l'horizon, les tours déchiquetées de Mont Saint Éloi. Il reprit sa marche, mais s'arrêta bientôt, frappé d'horreur, devant un autre spectacle : du milieu de la paroi sortait une tête de mort ; les tempes étaient percées, le nez tordu, les pommettes irrégulières : le Boche que ses camarades avaient enterré là était bien laid ou avait bien souffert avant de mourir, pour que son crâne gardât un aspect aussi grimaçant. D'ailleurs, la tranchée était littéralement pavée de Boches ; comme on travaillait toutes les nuits à creuser et à l'aménager, on découvrait toujours de nouveaux cadavres, des « macchabées » comme disaient les soldats ; et dans les sapes que l'on rouvrait, huit, dix Boches dormaient leur dernier sommeil, enfermés par nos obus ou tués à l'attaque par les grenades des nettoyeurs de tranchées. En terrain découvert, des croix, un cimetière de petites croix, humbles croix faites de deux baguettes ; l'une d'elles, plus soignée, était formée de deux larges planches et portait l'inscription « Vergiss mein nicht » ; un officier sans doute.

Mais il fallait regagner la caverne ; avec le jour, les saucisses montaient, et il était défendu de circuler, le moindre mouvement vu par l'ennemi attirant un marmitage soigné. Maxime ne pouvait encore se décider à s'enterrer ; ses camarades se moquaient de lui ; ils s'étaient enfoncés le plus possible, et, couchés sur les toiles de tente et les couvertures, ils ne demandaient qu'à rester tranquilles : ni la chaleur,

ni le manque d'air, ni l'odeur de chien mouillé ne les incommodaient ; « Va, lui disait son caporal, René Peyrot, un parisien employé à la *Samaritaine*, tu t'y habitueras vite aux gourbis, quand les marmites tomberont ; pour les boyaux, tu les connaîtras assez tôt, quand il te faudra faire les corvées ; et puis, en première ligne, on ne se repose guère : profite de la tranquillité. »

Maxime suivit ce conseil à contre-cœur ; cette guerre souterraine, ce n'était pas ce qu'il avait rêvé ; et, plein de tristesse, il pensait à la belle aurore riche d'espérance et d'enthousiasme d'août 1914.

Il eut d'ailleurs, comme le lui avait dit son caporal, tout le temps de connaître les boyaux ; dans les quatre semaines que son bataillon passa aux tranchées, il fit le coup de feu en première ligne ; il resta des heures au qui-vive, en deuxième ligne ; il travailla à l'amélioration du système de défense. Bien des fois, il dut constater de ses yeux que Lorette était un vaste cimetière : entre les tranchées françaises et boches, des cadavres pourrissaient, auxquels nulle main pieuse n'avait pu rendre les derniers devoirs ; et, partout, autour des tranchées, autour des boyaux, les croix, les petites croix de bois, les forêts de croix, sous lesquelles Boches et Français dormaient leur dernier sommeil, que ne respectaient pas les obus. On ne pouvait gratter la terre sans mettre au jour quelques débris de chair humaine. Près de la station de Souchez, des mains sortaient de la paroi, crispées, les doigts crochus, semblant vouloir arrêter encore nos soldats ; et nos soldats, avec leur belle insouciance, y suspendaient leurs musettes. En élargissant un boyau, l'escouade de Maxime avait mis à nu une jambe boche ; on distinguait encore le pantalon gris de fer et la lourde botte ; et il avait fallu continuer le travail malgré l'odeur pestilentielle.

Pauvre plateau de Lorette ! Une impression de tristesse infinie s'en dégagait. Il semblait absolument désert et cachait un labeur intense ; nuit et jour, les Français le creusaient en tout sens, boyaux vers l'avant, boyaux vers l'arrière, boyaux Laprade, boyaux du 109, tranchées de ligne et de soutien, abris réduits ; et les Allemands, du haut de leurs quatre saucisses et de leurs observatoires de la crête de Vimy, les épiaient avec soin : le moindre mouvement repéré amenait une pluie d'obus.

La période de tranchées terminée, le bataillon va prendre quelques jours de repos. Dans les bois de la Forestière, Maxime erre et rêve ; il cherche à se représenter Lorette avant la guerre : dans les vastes plaines noires, le plateau de Lorette, avec les bois de Bouvigny, de la Forestière, de la Faisanderie, d'Ablain Saint Nazaire, devait être une oasis de verdure. La cloche de sa chapelle appelait en longues processions les catholiques populations du Nord ; des stations voisines, Maxime voyait monter les cortèges pieux, les étendards, les blanches robes ; la matinée se passait en prières ; puis les familles, les amis se dispersaient dans les bois, s'installaient à l'ombre, sur la mousse, et se partageaient les provisions apportées ; partout sonnaient de francs éclats de rire ; les jeunes gens et les Enfants de Marie cueillaient des fleurs, leurs mains se cherchaient dans l'herbe et quand elles se rencontraient, ils frissonnaient ; une dernière prière à la chapelle et les cortèges redescendaient vers les stations, les mineurs reposés par cette journée au grand air, les enfants un peu las, la jeunesse songeuse, heureuse...

Pauvre chapelle de Lorette ! Maxime aimait à se la représenter très ancienne, un bijou gothique, en contraste parfait avec les hautes cheminées et les usines modernes. Mais il n'en restait rien, rien ; au cours d'une corvée, son caporal lui avait dit : « Voilà la tranchée de la Chapelle. » Il avait regardé : tout autour, par-dessus le parapet, les débris de ferrailles, des briques brisées, des pierres informes...

Adieu, l'appel des cloches, les processions, les chants pieux, les repas à l'ombre, les rires, les jeux folâtres ! Les bois sont fauchés par la mitraille, les chemins défoncés par les obus, la chapelle anéantie. Le plateau sacré de Notre Dame de Lorette n'existe plus : c'est un éperon, une importante position stratégique que deux armées se disputent avec acharnement : tout y est tristesse, mélancolie, désolation...

Et pourtant, si ; il y a quelque chose qui brille : dans le fouillis des herbes folles, partout, les bleuets, les coquelicots, les marguerites jettent leur note tricolore ; c'est un défi à ceux d'en face ; les fleurs françaises leur disent : « Malgré vos longs travaux, malgré vos sacrifices sanglants, nos petits chasseurs vous ont boutés hors du plateau de Lorette : vous n'y mettez plus les pieds. »

.../...